

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Passé composé et imparfait

André Carpentier



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (1993). Passé composé et imparfait. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 36–43.

## PASSÉ COMPOSÉ ET IMPARFAIT

ANDRÉ CARPENTIER

*Pour Jean L.*

Ah, ce serait trop commode si chaque personnage pouvait dans un beau monologue ou... carrément... dans une conférence venir déballer devant le public tout ce qui mijote en lui.

Luigi Pirandello,  
*Six personnages en quête d'auteur*

Tu ne m'as pas amené à l'amour, mais à ce que je te tue! [...] Je suis prêt à frapper et à tuer si je ne peux pas écrire.

Herbert Achternbusch,  
*Susm*

**M**oi, ce que j'en sais, c'est ce que j'en pense. Ça ne vaut pas moins que ce que d'autres en disent, sa mère, ses sœurs, ses blondes, toutes ces femmes qui ont peuplé sa vie. Car nul, nulle ne l'a connu si intimement que moi. C'est d'ailleurs pourquoi il m'a si spectaculairement expulsé de sa vie. Il n'a pas dit que certaines choses n'étaient plus possibles entre nous, plutôt que tout était devenu impossible, que nos routes s'étaient assez croisées, qu'il n'oublierait jamais, mais qu'il n'en reparlerait plus. Et tout indique qu'il ait tenu parole.

J'ai tout oublié de notre première rencontre. Peu importe, ce n'est pas de cela qu'il faut parler. Enfants, je l'emmenais passer des étés à la campagne chez mes grands-parents, du côté de Saint-Faustin. Il avait l'intelligence des cabanes dans les arbres, mangeait sans broncher les pommes trop mûres qu'on lui tendait, portait un

couteau suisse à la ceinture. Il lisait la nuit des romans d'aventure qu'il nous racontait le lendemain, sans feindre que ces histoires étaient siennes. Il n'était pas comme nous, toujours fiers de nos meilleurs tours, simplement parce que c'étaient les nôtres. Quand il faisait le rodéo sur sa bicyclette, on y croyait tous, les cousins et moi. Il était le plus enviable d'entre nous parce qu'il ne prenait rien au sérieux et réussissait tout. Grand-père le préférait à ses propres petits-fils; il ne le disait pas, mais nous savions, sans lui en vouloir, que c'était comme lui qu'il nous aurait voulu.

Il a eu des aventures amoureuses avant nous tous, il a appris à jouer de la guitare sans que je le sache, alors que je le voyais tous les jours. Il n'a jamais senti le besoin de blasphémer à grands cris dans les lieux publics ou de s'en prendre à des plus petits pour s'affirmer. Nos professeurs, qu'il ne détestait pas inutilement, croyaient devoir nous confier qu'ils se vanteraient un jour de l'avoir eu dans leur classe. S'il était indiscipliné, c'était moins par esprit de vengeance que par l'effet d'une certaine désinvolture. Il se tenait en toutes circonstances juste derrière le premier, en classe comme à la course. Il ne rêvait pas de devenir pilote d'avion, il allait le devenir. Beau ? Moins que plusieurs d'entre nous, mais il plaisait aux filles sans efforts. Je ne l'admirais pas vraiment, j'étais trop occupé à vivre dans son amitié. Non que je me référais à lui en toutes circonstances ou que je le suivais comme un disciple; en fait, c'était plutôt lui qui téléphonait, qui passait me prendre à la maison. Je ne me souviens pas d'être allé chez lui. Je ne sais pas ce que faisait son père, s'il en avait un.

Un jour, il a été frappé par une automobile, qui lui a fracturé le bassin. J'étais responsable de l'accident; c'est moi qui avais lancé le *frisbee* vers la rue. À l'hôpital, je ne l'ai jamais vu que seul, occupé à lire des romans de Stevenson, *L'Île au trésor*, *La Flèche noire*, *Le Maître de Ballantrae*, le roman des frères ennemis, insistait-il. À son retour de l'hôpital, nous étions trois à revendiquer la responsabilité de l'accident. Il a composé un scénario qui nous disculpait tous. Je me suis remis à bien dormir.

Un soir de canicule qu'avec les cousins nous étions surexcités, nous jouions à lancer des cailloux qui nous frôlaient. Pour monter

le risque d'un cran, il a lancé une assez grosse pierre en direction d'un cousin et l'a assommé sec. La famille, la grand-mère, la tante ont plaidé l'accident. Je lui ai reproché son geste; il n'a pas paru surpris. Une autre fois, en ville, dans la ruelle, d'un coup de bâton de baseball, il a fait perdre quelques dents au receveur. C'était encore un accident. Je pensais que deux maladroites de cette sorte, c'était un manque d'intelligence. Je ne le lui ai pas dit, mais il l'a compris aux regards incrédules que je lui lançais.

Jusqu'à l'âge de douze ans, il s'est produit plein de choses dans nos vies, du moins je le présume; entre douze et vingt ans, il ne s'est passé que trop peu de choses, ça je le sais. La polyvalente et le collègue nous ont meurtris ensemble, au milieu de la meute. Nous nous épaulions sans mesure. Je le proposais comme président de la classe, il l'emportait par acclamation. L'année suivante, il soutenait ma candidature, comme c'était dans son ordre des choses qu'il le fasse, et menait une telle campagne que je l'emportais, quoique de justesse.

Notre première dispute, ç'a été à propos des Beatles, qu'il adorait, moi pas encore. La divergence était profonde. La seconde, à propos de l'opéra. Même retard de ma part. C'est pour ces petites choses que j'ai commencé à le maudire, oh! mais sans débordement, un peu comme on s'impatiente, parfois, dans les vieux couples. En fait, nous avons rarement abordé ce qui nous tenait à cœur, à l'un ou à l'autre. Notre amitié ne semblait valoir que par l'atmosphère, dans laquelle on se complaisait, quand on se trouvait en présence l'un de l'autre.

Au cégep, je me suis mis au théâtre, lui à l'écriture, pour me faire jouer, bien sûr. J'ai été deux de ses personnages, qui étaient lui, ça allait de soi. Il mettait ses mots fous dans ma bouche, et comme il faisait aussi la mise en scène, il me donnait ses postures. Et les autres n'y voyaient que du feu. Cette façon de se laisser percer à jour n'était sans doute qu'une manière de plus de nous berner tous, et lui-même à travers nous. Mais ça, il n'y a pas longtemps que je le sais.

Après le cégep, il est parti pour Chicoutimi à l'école des pilotes, moi à l'École nationale de théâtre. Il a feint de cesser

d'écrire, moi j'ai caché que je commençais. Puis j'ai renoncé à faire l'acteur. On s'est écrit, beaucoup écrit. Le vol était sa raison de vivre, disait-il. Il a réussi son cours, mais a tout abandonné aussitôt. Pourquoi, dans quelles circonstances? Je n'en ai jamais rien su. Il est si vite passé à autre chose...

Ce qui m'est connu des années qui ont suivi tient à quelques bribes qui ne composent pas le fond d'une personne. Il a été revendeur de haschisch, puis s'en est tiré de justesse dans une affaire de coke. Il a connu au moins deux revers amoureux, a travaillé dans une ferme expérimentale près de Québec, dans un hôtel de Saint-Irénée, il a livré des pizzas au Saguenay, a enseigné la conduite automobile en Abitibi, et quoi encore? Quelque chose d'inépuisable, son allure, sa frénésie? me réconciliait chaque fois avec ce qu'il y avait de plus impardonnable dans son comportement: cette obsessive fuite en avant. Nous avons eu les mêmes convictions; je les avais conservées, pas lui. Son indifférence, pour moi qui n'avais pas changé de cap, prenait l'aspect d'une moquerie. Ma fixation, j'imagine, lui apparaissait plutôt risible, lui qu'aucune rigueur ne gouvernait.

Il y a quelques années, le jour même de mes trente ans — il les avait eus un peu avant moi —, alors qu'on ne s'était pas revus depuis au moins cinq ans, il est passé en coup de vent à l'appartement que je partageais, près de l'université, avec une fille qui aurait préféré un gars comme lui. Je n'étais pas là. Il m'a laissé le message qu'il ne m'écrirait plus, ne me lirait plus, ne me verrait plus. Je n'ai rien fait pour le détourner de cette décision. Après tout, me disais-je, l'amitié n'est jamais que prêtée, elle est donc toujours susceptible d'être reprise. Cet abandon, qui malgré l'éloignement des dernières années m'a paru soudain, m'a terriblement secoué, au point que j'ai quitté l'université, qui me faisait perdre mon temps en charges de cours mal payées, et la fille, qui a mal accepté mon ébranlement. Je me suis retrouvé seul et sans occupation, forcé, comme le suggérait ce vieux Schopenhauer que nous avions fréquenté ensemble, de me demander qui était donc cet être rendu à sa solitude. Alors un sursaut de rage a fait dériver la

question vers le responsable de cet isolement. Je me suis mis à détester même son souvenir. Et pourtant, sans m'en rendre compte, j'ai un temps vécu dans l'espoir de son retour. Puis je me suis enrichi à perdre cette illusion.

Un jour que je présentais ma deuxième pièce éditée au Salon du livre, je l'ai revu de loin, de si loin que je ne jurerais pas que c'était lui, même si je sais que ce n'était pas un autre; aussi, et je n'en suis pas moins sûr, à la sortie du théâtre où l'on jouait la pièce, quelques mois plus tard. Dans un cas comme dans l'autre, je n'ai rien fait pour le rattraper. Et je ne m'en culpabilise pas. J'ai vu deux fois à son air qu'il était proche de ce qui l'attendait, et j'ai deux fois refusé d'affronter cela.

Au lendemain de sa mort, sa sœur aînée m'a demandé, comme un service qu'on n'attend que d'un véritable ami ! d'aller récupérer ses effets personnels au Grand-Remous. J'ai recueilli deux valises trouvées sur place et que j'ai conservées en secret. Les liasses de documents qu'elles contiennent, ébauches de romans, amorces de pièces de théâtre, premiers jets de poèmes et de nouvelles, ont changé ma vie. Je ne produis presque plus mes propres histoires sous mon propre nom, en fait, juste assez pour qu'on n'oublie pas mes blessures ni l'existence de ma personne. Ce qui est chaque fois un coup d'épée dans l'eau, parce que personne ne lit plus, personne ne monte plus mes pièces, personne même n'en parle.

Les premiers temps de cette double vie, j'étais accablé par l'effet d'une culpabilité. Je traînais en permanence un mélange de souffrance et d'irritation. Quand j'ai commencé à en éprouver la face vive de la douleur, j'ai compris que la souffrance seule comptait, et que la colère n'avait pour fonction que d'en établir la persistance. Aussi que toute tentative pour atténuer la colère avant l'heure, par le pardon ou l'oubli, n'aurait fait que la déguiser. De toute façon, les lois de la mathématique nous l'ont bien enseigné: la colère multipliée par le pardon a pour produit une colère plus grande encore, parce que le négatif, toujours, l'emporte sur le positif, comme le masculin sur le féminin. Alors, contre la plupart qui, pour effacer leur agressivité, pardonnent sans oublier, j'ai

plutôt choisi d'oublier, pour un temps, sans pardonner, mû par l'espoir de conserver intacte ma combativité.

Je crois avoir du talent — ce qui est beaucoup et peu à la fois —, un certain sens de la structure et de la grammaire, mais lui, le cochon ! il avait mieux : de la ferveur et de l'audace, un imaginaire servi par une enviable expérience de vie. J'écris, dirais-je, parce que je sais écrire, sous l'empire d'une exigence qui concerne le langage ; lui écrivait, ça se voit bien, par le fait d'une démarche subordonnée à sa propre vie... qu'il rendait pleine, j'imagine, parce qu'il la pressentait courte.

Tout ce qui m'a été laissé — c'est du moins comme les phases d'une donation que je veux interpréter l'appel de sa sœur et les valises bien mises à la vue —, ce qu'il m'a confié, donc, est écrit à la hâte, soit incorrectement, soit incomplètement ; alors je corrige et parachève tout. Et signe à sa place. D'un des trois pseudonymes que j'ai composés et qui entrelacent des parties de nos noms. Y a pas un jeunot des revues littéraires qui peut percer cette embrouille ! On se demande comment ils pourraient même songer à ausculter les arcanes de ces pseudonymes que rien ne paraît relier. Et ce ne sont certainement pas les anciens des quotidiens, dont le renoncement ne trompe plus personne, qui seront moins dupes ! Quant à ceux de *Liberté* ou de *Voir*, ils ont assez du délit de pseudonymat, interprété comme fait de société, pour alimenter de nouvelles cryptologies... toujours au nom d'une génération, évidemment, mais d'une génération qui n'est jamais la mienne. Je suis de ceux qui ont été assassinés de silences. Ils m'ont poignardé d'indifférence répétée, mais je suis ressorti de mes cendres valises aux mains, liasses en tête... Gémellipare ! Je nous porte en moi et nous sommes vivants d'au moins deux vies...

Il voulait sortir de son sac de peau, ce fêlé du chaudron ! Je renonce à comprendre cela, parce que ça m'ôterait tout potentiel de colère. J'ai besoin de lui en vouloir de m'avoir laissé seul, de m'avoir appris par l'exemple que je n'échapperai jamais à ma propre réplique, qui, de jour en jour, ne s'éveille irrévocablement que sous les auspices d'une égale hébétude. Mais je fais comme s'il

n'y paraissait pas, parce que personne, depuis le premier de mes jours, ne m'a fourni autant de matière à vivre... Parce qu'il m'a donné du présent... Parce que des deux faces de la lune, douleur et ennui, il n'aura pas été la seconde.

Ah oui, comment est-il parti dans le grand froid? En se mettant au volant d'une camionnette qu'il a conduite comme un avion, c'est-à-dire en s'élançant au-dessus du fleuve, par le bout d'un cap, aux environs de Montmagny. Sa cohérence, c'était donc bien la fuite, ce penchant irrésistible pour l'ailleurs, qui n'était qu'une forme mordante du désir, jamais nommé, de s'appartenir sous une forme modifiée, d'être autre. Alors que j'en connais qui auraient voulu être comme lui.

Aujourd'hui, une partie de mon exaspération, de nouveau remuante, tient à ce qu'il m'ait obligé à passer de l'admiration à l'infidélité, et plus tard de l'indifférence à l'envie. Il a provoqué en moi ce qu'il y avait de plus indésirable: la distraction, puis l'esprit de convoitise. Pour cela, je lui tiens rigueur jusqu'au dépit, d'une fureur qui me tient... plutôt qui me rend vivant, aussi vivant que lorsque nous respirions côte à côte, sans savoir que nous étions en vie, justement, parce que nous étions à proximité l'un de l'autre. Dans mes meilleurs moments, qui ne sont pas légion, je me dis qu'il s'est échappé de son socle parce que rien n'aurait pu nous réunir davantage et mieux que les heurts de cette séparation. Dans les moments difficiles, j'haïs jusqu'à ses liasses, qui me font découvrir ce que je ressentais sans le savoir. Comme si j'ignorais que je suis enfin au monde! Vivant nos vies...

Car, malgré que le contenu de ses valises me fasse bien vivre, je change souvent de lieu et occupe des emplois occasionnels. J'ai ciré des automobiles à Montmagny, livré des pizzas à Québec, j'ai été apprenti-palefrenier à Saint-Faustin, chasseur dans un hôtel du Saguenay, commis-quincailler au Grand-Remous. J'ai même appris à piloter, mais n'ai que tenu les livres d'une petite compagnie d'aviation de Saint-Irénée. Et j'ai fait certaines autres choses, inavouables au regard des lois... Je n'aurai de cesse que je me serai composé un passé, qui ne sera jamais qu'imparfait, mais qui au

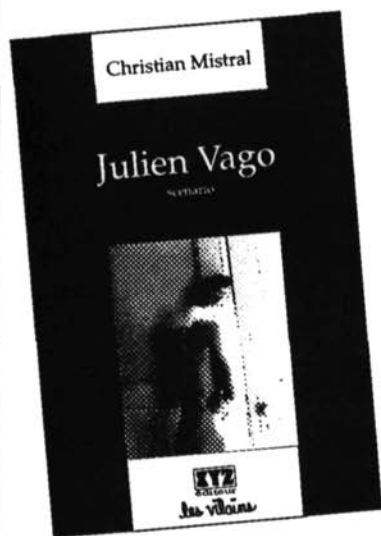


moins sera en cohérence avec ce que je sors des valises, que j'assortis de mes épouvantes, que je me mets en bouche et fais publier sous pseudonymes. C'est là tout le crime. En moi, je le tiens en vie; hors de moi, je le tue.

Bien sûr, je commence à penser à résister à cette conversion à l'existence de l'autre, qui m'aura coûté toutes les passions amoureuses nouées dans différentes villes. Je fais des métiers qu'il n'a jamais exercés, comme si je voulais cesser de contrefaire sa démarche, de cheminer dans ses faux-fuyants. Cet hiver, par exemple, je conduis un camion de déneigement. Je sillonne les rues de la ville et vais précipiter les charges que je transporte dans le fleuve... par le bout d'un cap.

**XYZ**

*Maintenant disponible en librairie*



Mistral  
*Julien Vago*

176 P.  
17,95 \$

«*Julien Vago* sera-t-il un jour porté à l'écran ? Il faut le souhaiter. Pas besoin d'être un prophète pour y entendre le cri du cœur de toute une génération.»

- Luc Perreault, *La Presse*

**XYZ**  
éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1  
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 523.94.01